

Tommy Wieringa

# Sainte Rita

*roman*

Traduit du néerlandais  
par Isabelle Rosselin

**Stock**  
la cosmopolite

TITRE ORIGINAL:

De heilige Rita

**N**ederlands  
letterenfonds  
dutch foundation  
for literature

Ce livre a été publié avec le soutien financier  
du Nederlands Letterenfonds

Jaquette © Raphaëlle Faguer  
Photographie © David Hornback/Millennium Images

ISBN 978-2-234-08593-0

© 2017, Tommy Wieringa.  
Publié à l'origine aux éditions De Bezige Bij, Amsterdam.  
© 2019, Éditions Stock pour la traduction française.

*À mon père, ce grand sauteur*

*Et à marinus*

Paul Krüzen cracha dans ses mains, agrippa fermement le manche de sa hache et la leva au-dessus de sa tête. La souche sur le billot se fissa sans éclater. Les oiseaux réfugiés dans les arbres pour la nuit s'enfuirent dans le crépuscule. Des merles s'élançèrent à travers les sous-bois en émettant de frénétiques gazouillis. Paul Krüzen laissa sa hache s'abattre, encore et encore, jusqu'à ce que le morceau de chêne se fende en deux. Puis tout devint plus facile. Les morceaux volaient à la ronde. Éclats de bois partout, taches de lumière au sol. Il faut laisser la hache faire son travail, lui avait appris son père il y a longtemps, mais Paul aimait au contraire utiliser sa force.

Quelques pâles étoiles apparurent dans le ciel. Loin en dessous, dans cette clairière en pleine forêt, le démon brandissait sa hache. Il la faisait claquer comme un fouet. Des blocs tournoyaient en l'air. Les hêtres tout autour, solides et lisses comme les

bras d'un jeune homme, tremblaient devant cette violence.

Voilà ce qu'était sa vie, il positionnait le bois et il le fendait. Sa chemise lui collait au corps. Élançements dans le bas du dos. Chaque coup tombait au bon endroit. Il faisait ces gestes depuis si longtemps déjà, avec une hâte contenue, dosée. Il fallait qu'il sue, il fallait qu'il souffre.

Il passa un déodorant à bille sous ses aisselles et enfila une chemise à carreaux propre. « Je file », dit-il à son père qui lisait sous la lampe.

La soirée était fraîche, une légère odeur de céleri flottait au-dessus de l'herbe. Au volant de sa voiture, la vitre baissée, il prit la direction du village. La route comptait trois dos-d'âne très surélevés. Le recours à des dos-d'âne et à des ronds-points était un signe de progrès, d'une accélération du rythme de la vie qu'il importait de freiner, même à Fagnes-Sainte-Marie, où parfois le week-end les rustauds se tuaient en voiture. Il arrivait, à deux ou trois années d'intervalles, que Paul Krüzen se redresse brusquement dans son lit, réveillé par le choc, les sirènes puis le hurlement des tronçonneuses; les silhouettes fantomatiques projetées sur les chênes dans le tournant de la route. Le lendemain matin, il constatait les nouvelles entailles dans l'écorce. Ces dernières années, des proches déposaient parfois des fleurs et des photos à cet endroit.

Paul s'arrêta devant chez Hedwiges Geerdink. Il sonna et retourna s'asseoir dans la voiture, en

laissant la portière ouverte. Il ne pensait à rien. Début juin, les dernières lueurs de l'horizon à l'ouest. Un instant plus tard, Hedwiges vint se glisser à côté de lui. « Bien le bonsoir », dit son ami de sa voix aiguë. Hedwiges avait deux voix, sans qu'on pût jamais prévoir laquelle allait sortir : sa voix grêle et haut perchée, ou sa voix de poitrine, rauque et grave. La première fois qu'on entendait le phénomène, on voyait brusquement devant soi deux personnes au lieu d'une : Hedwiges fluet et Hedwiges grave. Le petit épicier, on l'appelait dans le village. Ou le couineur.

Paul hissa ses jambes à bord, ferma la portière et prit la direction du village.

Quand ils arrivèrent à Shu Dynasty, l'établissement qui avait succédé au café-restaurant-salle de réception Kottink, Laurens Steggink y jouait au billard avec un inconnu.

« Messieurs », les salua Steggink.

Paul alla s'asseoir à l'extrémité du bar, dans le recoin habillé de lambris de bois. Comme un cowboy, il aimait couvrir ses arrières, en se plaçant de façon à voir tous ceux qui entraient. Hedwiges se glissa sur le tabouret à côté de lui. La radio était mal réglée, on entendait par vagues successives dans un concert de crachotements *Die Sonne geht unter in Texas*.

Mama Shu dit « hi Paul » et « hi le petit épicier », et posa une petite bouteille de Grolsch devant Paul et un verre de coca devant Hedwiges. L'émetteur pirate remercia pour leur soutien les cafétérias, les

sociétés de sous-traitance de travaux agricoles, les scieries et les casses automobiles. Paul savait où se trouvait l'émetteur, dans une remise au bout de la Tien Ellenweg; on entendait parfois le grondement des basses à des kilomètres à la ronde.

Steggink se pencha en avant et aligna son regard sur sa queue de billard. Il prenait son temps. Il jouait bien. Il avait appris au service militaire, pendant les heures creuses passées dans le bar de son unité à Seedorf.

Paul Krüzen avait été en classe avec Hedwiges Geerdink et Laurens Steggink.

Un jour, il avait construit avec Steggink une hutte souterraine dans la forêt. Ils étaient censés y dormir. Ils avaient fait griller des boulettes de viande surgelées sur un petit feu qui dégageait beaucoup de fumée et déroulé leur sac de couchage mais, une fois la nuit tombée, Paul, affolé à l'idée de passer la nuit dans le trou parmi les araignées et les cloportes, avait sauté sur son vélo pour rentrer chez lui. Steggink était resté seul. Il n'avait pas peur du noir.

L'amitié s'était éteinte; les mauvais coups et les histoires à dormir debout de Steggink, et sa petite queue-de-cheval qui rassemblait ses cheveux gras à l'arrière de sa nuque, avaient inspiré à Paul une aversion toujours plus grande. Quand Theo Abbink avait fêté ses vingt-trois ans, Steggink avait tordu le cou à trois chatons de la petite amie de Theo puis les avait jetés dans un pré. Sa défense: j'étais bourré et je déteste les chats.

Le silence entre eux avait duré une vingtaine d'années.

La condamnation de Steggink, plus tard, pour la culture de cannabis dans la remise des parents de sa fiancée et des affaires douteuses sur Marktplaats, un site de vente d'occasion en ligne, n'avait pas étonné Paul. Ni personne d'ailleurs. On l'avait vu venir. La vie de Laurens Steggink se résumait non pas en une biographie mais en un casier judiciaire. Son ex faisait encore dans son froc devant lui.

À sa sortie de prison, il avait déplacé ses activités de l'autre côté de la frontière. Dans une ancienne imprimerie sur un terrain industriel minable à la périphérie de Stattau, il dirigeait un bordel où travaillaient des filles originaires du monde entier. Au Club Pacha, il restait assis de toute la hauteur de son corps longiligne sur un tabouret de bar, une boisson fraîche posée devant lui et un téléphone collé à l'oreille. Rien ne lui échappait. Mais aujourd'hui, c'était lundi, et le lundi, le club était fermé.

Paul franchissait parfois la frontière, dans l'espoir de tomber sur une de ses préférées, la monumentale Thong de Bangkok ou, mieux encore, la maternelle Rita de Quezon. Quiconque est convaincu qu'un amour qui se paie ne peut pas exister n'a pas connu leurs cœurs enflammés.

La boule heurta la grande bande en produisant un son étouffé, frôla la boule jaune et heurta deux fois la rouge par un effet de contre. Quel bruit agréable, pensa Paul, un tir exécuté avec vigueur et fermeté qui fait mouche.



À deux reprises, Steggink visa avant de manquer. L'autre homme choisit sa position, son visage apparut sous la lampe. Des yeux clairs, un Polonais sûrement, le corps voûté alourdi par le saindoux et les pieds de porc. Dans la cour de l'ancienne ferme où il habitait, Paul en voyait de temps en temps, des Marek et des Wojciek, on ne faisait pas de bonnes affaires avec eux. Mais il fallait tenir compte des possibles exceptions. Comme ce négociant de Wrocław qui lui avait montré une merveille : une malle remplie d'uniformes d'été russes de la Grande Guerre, sur lesquels étaient encore fixées les décorations.

Le Polonais tira. Les boules rebondirent sur le tapis.

Les Hennie entrèrent, effarouchés, et prirent place l'un à côté de l'autre au bar. Ils se penchèrent au-dessus de leur nouveau téléphone, l'écran projetait une lueur bleue sur leur visage. Au bout d'un moment, la composante féminine du couple Hennie leva les yeux et demanda : « Comment va ton père, Paul ? »

Paul Krüzen agita la main. Quel intérêt de raconter pour la énième fois la désinfection quotidienne de la plaie qui refusait de cicatriser sur le tibia de son père ? Ils allaient bientôt devoir retourner à l'hôpital.

Depuis quarante-neuf ans, ils partageaient la vie l'un de l'autre, son père et lui. Un jour plus trop éloigné, il resterait seul dans la ferme saxonne du Mesnil, où il se laisserait aller à des bizarreries et à des conversations avec lui-même.

L'horloge du billard émit un bourdonnement. Steggink prit une pièce de cinquante centimes sur la petite pile posée dessus et la glissa dans la fente sur le côté de l'appareil.

Les Hennie se penchèrent de nouveau sur leur Sony Xperia flambant neuf. C'est qu'on pouvait en faire, des choses, avec ses allocations ! À la maison, ils avaient déjà couché les enfants. On se demandait si c'était permis, que des gens pareils se reproduisent, mais le mal était fait ; à l'insu d'une instance quelconque, ils avaient multiplié à deux reprises leur misère.

Quelques instants plus tard, avec l'arrivée de Theo Abbink et d'Alfons Oliemuller, l'assemblée des esseulés fut à peu près au complet. On apporta d'autres cendriers. L'interdiction de fumer n'était pas encore entrée dans les mœurs. Avant d'atteindre Fagnes-Sainte-Marie, la loi avait perdu beaucoup de sa force et de son éclat.

Lorsque le monticule de pièces sur l'horloge du billard fut épuisé, Steggink et l'inconnu dévissèrent leur queue de billard comme des tueurs à gages et rangèrent les moitiés dans leur étui.

Le bar était plein à présent, il n'y avait plus un seul tabouret libre. Alfons Oliemuller regarda par-dessus l'épaule de la composante masculine du couple Hennie et dit : « Pour ça, il faut avoir la 4G. À Moustier-les-Sablons, ils ont la 4G, ici ça ne marche pas. » La conversation se poursuivit, sur la convivialité du nouvel iPhone et le défaut de

fabrication du boîtier du Galaxy Note. Elle s'interrompt quand Steggink, usant de son bras comme d'une épée, pourfendit l'assistance. Tous se turent, stupéfaits, comme s'il avait déposé sur la table une main de cartes gagnantes.

« C'est quoi ça ? demanda Oliemuller.

— À ton avis », répondit Steggink.

Oliemuller lui prit le smartphone et le retourna. « Gresso », lut-il à voix haute.

« Fabriqué en Russie », clama Steggink. Il sourit à l'inconnu polonais.

L'objet brillait, obscène, dans la main d'Oliemuller. Tous le regardèrent, comme ils avaient regardé la Ferrari de Steggink quand il était passé devant le café au volant de sa voiture. Comme des serfs qui le long d'une route sableuse auraient vu pour la première fois foncer une automobile. Si le gars avait klaxonné, ils se seraient agenouillés et auraient fait un signe de croix.

La Ferrari Testarossa rouge sang de Steggink, son char du Soleil, comment se pouvait-il qu'on ait autant de chance. Surtout un des leurs, un gars de la rue des Zouaves, qu'ils avaient vu tomber et se relever, tomber et se relever, jusqu'à ce qu'il arrive là où il était maintenant.

« Un peu petit l'écran, je trouve, finit par dire Oliemuller.

— C'est du saphir, répliqua Steggink. Et cette coque, elle est en or et en ébène africain.

— Puuu-tain ! » s'exclama Abbink.

À l'extrémité opposée du bar, Paul Krüzen porta la bouteille de bière à sa bouche sans les

quitter du regard. Son index sentait l'oignon pourri.

« Y en a pas deux comme ça au monde, dit Steggink avec satisfaction.

— Et l'écran alors ? » dit Oliemuller.

Steggink pointa le menton en avant. « Qu'est-ce qu'il a ?

— Ben, dit Oliemuller d'un ton hésitant, il n'est pas très grand.

— C'est ce qu'on appelle le *design*, dit Steggink d'un ton revêché. Le concepteur, c'est un Italien dont tu n'as jamais entendu parler. »

Un silence plana pendant un certain temps. À la radio, le pirate des ondes saluait l'auditoire.

« Faut croire que cet Italien aime les écrans minuscules », ricana alors sous cape la composante masculine du couple Hennie, qui n'en revenait pas. Theo Abbink s'exclama joyeusement : « On t'a donné une loupe avec, Laurens ? »

L'assistance éclata de rire, reconsolidant son amour-propre blessé.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, leurs ancêtres étaient devenus petits propriétaires. Un lopin de terre, une vache et une fermette. Quand les prix étaient encore convenables, les deux dernières générations avaient revendu tout ce que leurs ancêtres avaient si laborieusement accumulé, et elles étaient allées vivre dans les quartiers modernes. Ces gens-là étaient redevenus des fermiers sans terre, inspectant de leurs yeux avides les uns chez les autres, pour comparer attentivement leur prospérité à celle de leurs voisins.